

PELLÉAS ET MÉLISANDE

CLAUDE DEBUSSY

Drame lyrique en cinq actes.

Livret du compositeur d'après la pièce de Maurice Maeterlinck.

Créé à l'Opéra Comique le 30 avril 1902.

14, 16, 18, 22, 24 et 29 juin 2010 à 20h - 27 juin 2010 à 15h



À LIRE AVANT LE SPECTACLE

Pelléas et Mélisande est l'œuvre la plus emblématique de l'Opéra Comique. Créé dans l'actuelle salle Favart moins de quatre ans après sa réouverture, le spectacle du 30 avril 1902 voit converger la maturité d'un génie, Claude Debussy, les aspirations esthétiques d'une génération et la démarche d'une institution mobilisée par son

directeur Albert Carré. Parce que l'œuvre est désignée dès 1902 comme le prototype d'un nouveau théâtre musical, il y aura un «avant» et un «après» *Pelléas* pour Debussy, l'Opéra Comique et toute la musique française.

En 1902, l'Opéra Comique est dirigé depuis quatre saisons par Carré qui entend élever le niveau artistique et ouvrir le répertoire aux courants de la modernité. Grâce à l'autorité de son directeur musical André Messager, dans une nouvelle salle équipée à l'électricité, Carré fédère sa troupe autour du répertoire, remonté dans un esprit d'authenticité réaliste, tandis que sont programmées les créations - en moyenne dix par an ! - de Hahn, d'Indy, Charpentier, Massenet, Bruneau, Debussy, Leroux, Rabaud, Widor, Dukas, Laparra, Terrasse, Pierné, Magnard, Ravel... Il faut ajouter des œuvres créées en province et des ouvrages de Puccini, Humperdinck, Rimski-Korsakov, Leoncavallo pour se faire une idée de cet âge d'or qui se poursuit jusqu'en 1913.

Si *Pelléas* est l'un des titres de ce renouveau, il est incontestablement le plus brillant bien que le seul donné par Debussy, si l'on excepte la réalisation scénique de *La Damselle élue* en 1904. À bientôt 40 ans, Debussy est, malgré ses succès de concerts, un artiste encore confidentiel revendiquant une originalité radicale. L'idéal de la fusion des arts sous l'égide de la musique, hérité des romantiques allemands et expérimenté sur les scènes d'avant-garde parisiennes, prend une tournure naturelle dans l'œuvre de Debussy, né poète mais dont la langue est musicale. En cette époque où un succès lyrique détermine encore une carrière, mais où l'on cherche une voie différente de Wagner, il a trouvé le texte qui lui permettra d'exprimer sa sensibilité. Intime des écrivains de son temps, il est l'un des premiers lecteurs de Maurice Maeterlinck, son exact contemporain.

L'œuvre de ce Flamand de langue française rallie les lettrés dès sa révélation en 1890, Mirbeau déclarant alors dans *Le Figaro* : «Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui ; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, comparable et - oserai-je le dire ? - supérieur en beauté à

ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare.» Sa dramaturgie du mystère, son style blanc permettent à la scène symboliste de s'imposer avec force. Ses poèmes sont mis en musique par Chausson, Déodat de Séverac, Schmitt, et en traduction par Zemlinsky, Sibelius, Respighi, Schönberg. Plusieurs de ses pièces deviennent des opéras, en France sous la plume de Nougès (*La Mort de Tintagiles*, 1905), Dukas (*Ariane et Barbe-bleue*, 1907) et Février (*Monna Vanna*, 1909). *Pelléas et Mélisande* bénéficie de musiques de scène de Fauré (op. 80) à Londres en 1898, de Sibelius (op. 46) à Helsinki en 1905, et inspire la même année à Schönberg son premier poème symphonique (op. 5).

Debussy n'est certes pas un découvreur mais se reconnaît dans ce théâtre de la suggestion. En 1891, il ne peut obtenir d'autorisation pour *La Princesse Maleine*, d'Indy l'ayant devancé. Mais le 17 mai 1893 aux Bouffes-Parisiens, il assiste avec Mallarmé à la création de *Pelléas*. Il est alors en pleine composition du *Prélude à l'après-midi d'un faune* tandis que son ami Chausson aborde les *Serres chaudes* de Maeterlinck. À la fin de l'été, il reçoit l'aval du poète. Il allège la pièce de ses répétitions, de ses propos explicatifs et de dialogues entre les servantes afin que sa musique la complète sans redondance. La partition est achevée en août 1895.

En mai 1898, dès leur entrée en fonctions, Messager convainc Carré de monter *Pelléas*. Debussy attend à nouveau trois ans la promesse écrite, et se consacre alors à l'orchestration. Les décorateurs Jusseume et Ronsin préparent les 12 tableaux que compte le drame, Bianchini des costumes d'esprit préraphaélite. À partir du 13 janvier 1902, Messager fait travailler une distribution mobilisée par Debussy : «Pour pouvoir chanter ma musique, chacun de vous doit oublier qu'il est chanteur.» Mary Garden chante Mélisande avec son poétique accent écossais, Pelléas est interprété par Jean Périer, baryton-Martin pour qui Debussy aménage le rôle plutôt ténorisant. Geneviève est chantée par Mlle Gerville-Réache, Golaud et Arkel par les excellents Hector Dufranne et Félix Vieille, et Yniold par l'enfant Blondin, dont la fragilité entraîne la suppression de la scène des moutons. Après 21 répétitions d'ensemble réglées par Carré,

pendant lesquelles Debussy doit rallonger ses interludes pour accompagner les changements de décors, la générale du 28 avril se déroule dans une atmosphère houleuse, Maeterlinck ayant publié un violent article vengeant l'éviction de sa compagne, la cantatrice Georgette Leblanc «Le *Pelléas* en question est une pièce qui m'est devenue étrangère, presque ennemie ; et dépouillé de tout contrôle sur mon œuvre, j'en suis réduit à souhaiter que sa chute soit prompte et retentissante. » Mary Garden raconte : «Nous jouions un drame poétique et le public gloussait comme aux Folies-Bergère». Après des coupures demandées par la censure à la scène 4 de l'acte III (Golaud-Yniold), la première demeure incertaine. Mais l'engagement des interprètes, la poésie du spectacle et l'engouement de la jeunesse - malgré l'interdiction édictée à ses étudiants par Dubois, le directeur du Conservatoire - l'emportent en quelques représentations, Henri Busser succédant le 8 mai à Messager, appelé par ses fonctions à Covent Garden. *Pelléas* n'ouvre-t-il pas une voie permettant d'échapper à l'écrasante domination de Wagner, à la tradition qu'incarne un Massenet de 60 ans et aux audaces naturalistes de Louise créée deux ans plus tôt ? L'œuvre revient à l'affiche presque chaque saison. La 50e est donnée en 1906, la 100e en 1913. Proust l'écoute au Théâtrophone, cet abonnement téléphonique aux théâtres parisiens : «Tous les soirs où cela se donne, si malade que je sois, je me jette sur cet instrument et les jours où cela ne se donne pas, je remplace Périer et me le chante.» Du vivant de Debussy, *Pelléas* est donné en 1907 à Bruxelles et à Francfort, en 1908 à New York, Lyon, Milan, Prague, Munich et Berlin, en 1909 à Rome, Boston et Londres, en 1910 à Chicago, en 1911 à Vienne et Buenos Aires, en 1912 à Genève, en 1913 à Birmingham, en 1915 à Saint-Pétersbourg. Mais malgré les attentes du public et de nombreux projets, plus jamais Debussy ne composera d'opéra, faute de retrouver un texte aussi favorable à son rêve musical. En 1920, Maeterlinck sort enfin convaincu d'une représentation - deux ans après la mort du compositeur.

La production Carré-Jusseume-Ronsin est donnée jusqu'en 1930, puis reprise pour le cinquantenaire de 1952 avec Irène Joachim et Jacques Jansen, et en 1969-1970 pour les 30 ans de *Pelléas* de

Jansen. De nouvelles productions voient le jour signées Valdo Barbey (1930), Paul Lavalley(1942), Valentine Hugo (1947), André Boll (1959), Henri Doublier dans des décors et des costumes de Jean Cocteau (1963). Après 437 représentations dans son théâtre, *Pelléas* entre au répertoire de l'Opéra (sous la RTLN) en 1977 dans une production signée Jorge Lavelli et dirigée par Lorin Maazel. Pierre Médecin le remonte à la salle Favart avec Georges Prêtre en 1998-1999 pour 10 représentations, et un concert du centenaire est dirigé par Marc Minkowski.

Notre nouvelle production, qui clôt une saison commencée avec *Fortunio* d'André Messager, le dédicataire de *Pelléas*, débutera à la 448e représentation de l'œuvre dans les murs qui l'ont vue naître.

ARGUMENT

Acte I

Parti demander la main d'une princesse étrangère, Golaud, prince d'Allemonde, rencontre dans une forêt une femme égarée nommée Mélisande. Il l'emmène avec lui. La mère de Golaud, Geneviève, obtient du vieux roi d'Allemonde que son fils puisse rentrer au château avec Mélisande qu'il a épousée. Le roi Arkel refuse de laisser partir Pelléas, le jeune demi-frère de Golaud, appelé au chevet d'un ami malade. D'ailleurs le château abrite un autre mourant, le père de Pelléas. À son arrivée, Mélisande est accueillie par Geneviève et Pelléas.

Acte II

Pelléas emmène Mélisande visiter le parc. En jouant au soleil près d'une fontaine, elle fait tomber son anneau nuptial dans l'eau. Au même instant dans la forêt, Golaud tombe de cheval. Un peu plus tard à son chevet, Mélisande lui avoue se sentir oppressée dans le

vieux château. Réalisant qu'elle a perdu la bague, Golaud s'emporte. Mélisande prétend l'avoir égarée dans une grotte au bord de la mer. Golaud l'envoie la rechercher avec Pelléas.

Acte III

Un soir, Pelléas vient voir Mélisande sous sa fenêtre. Golaud les surprend. Il emmène Pelléas dans les souterrains du château afin de l'effrayer, puis lui demande d'éviter Mélisande à l'avenir. Rongé par le doute, il oblige son petit garçon d'un premier lit, Yniold, à épier les jeunes gens.

Acte IV

Le père de Pelléas guérit brusquement. Décidé à ne plus retarder son voyage, Pelléas donne rendez-vous à Mélisande près de la fontaine. Le roi Arkel se réjouit que Mélisande soit enceinte mais, fou de jalousie, Golaud maltraite sa femme. Seul dans le parc, Yniold éprouve un sombre pressentiment. Pelléas et Mélisande se retrouvent pour la dernière fois et s'avouent leur amour. Golaud, qui les épiait, tue son frère et s'élance à la poursuite de Mélisande.

Acte V

Le bébé est en vie mais Mélisande se meurt. Torturé par le remords et par le doute, Golaud l'interroge mais n'obtient ni la vérité ni un pardon en connaissance de cause.